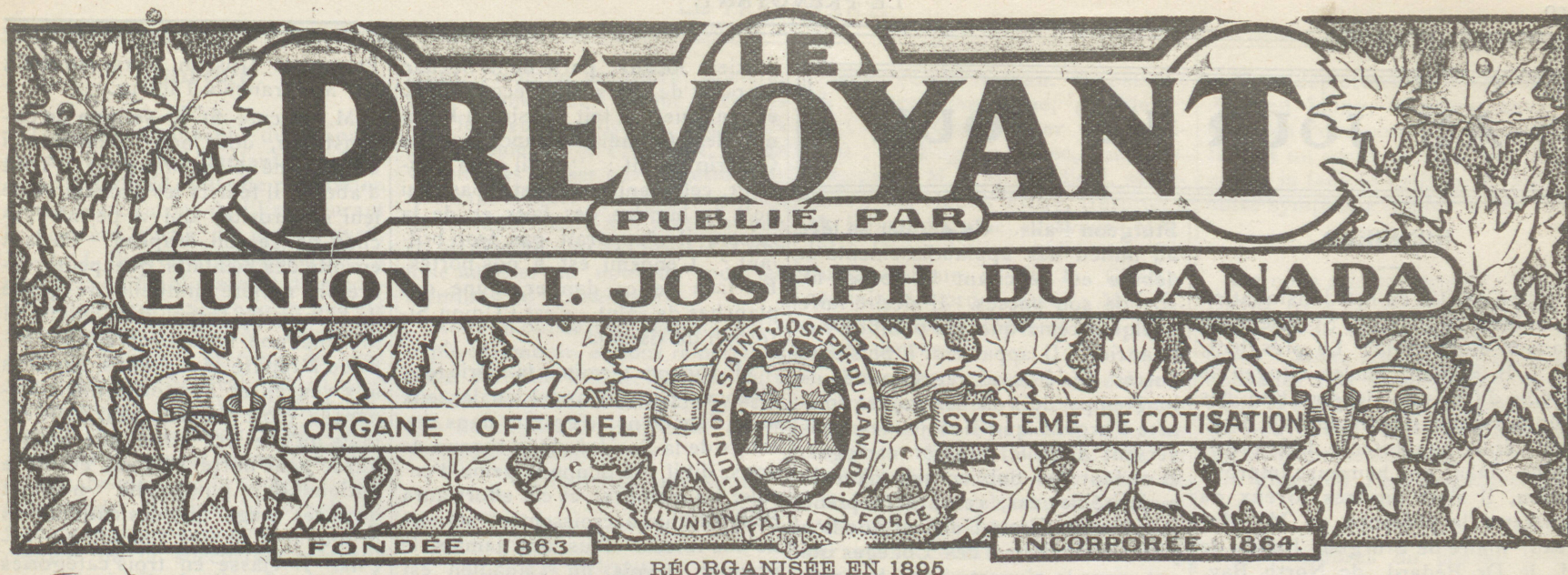




VOLUME XV.—No. 29.

OTTAWA, ONT., MAI 1911.

Abonnement \$1.00 par an

Examen de Conscience

Notre Gaspillage

Il est un défaut que la race canadienne-française pourrait se dispenser de disputer aux habitants de la république américaine. Issu du matérialisme brutal de la civilisation de nos voisins, entretenu par leur incommensurable vanité, vigoureux grâce à leur désir de luxe, de bien-être et d'existence facile, ce défaut n'a rien de commun avec le génie français. C'est un défaut à funeste répercussion sociale et nationale ; il a nom : gaspillage.

Par nature, le Canadien-français est économe. Il tient cette qualité de ses ancêtres. Ses cousins d'outre-mer cultivent encore, aujourd'hui, la vertu d'économie. Le peuple français épargne annuellement un billion de piastres. Après avoir guerroyé contre toute l'Europe durant des siècles, après s'être déchiré lui-même dans de sanglantes révolutions, après avoir été saigné à blanc par l'Allemagne en 1871, il est encore le bailleur de fonds de l'univers. L'explication en est bien simple : la petite épargne a fait de la France le banquier du monde. On ne trouve pas, dans notre ancienne mère-patrie, des Crésus comme il en fourmille aux Etats-Unis, où la moitié d'une fortune publique du chiffre énorme de \$120,000,000,000 est concentrée dans les mains de 30,000 individus. Mais les petits capitalistes y sont légion. Tandis que le cultivateur comme l'ouvrier, en Amérique, ne rêve que le bien-être et se donne tout le confort possible, industriels, agriculteurs et commerçants, en France, accumulent leurs économies et ignorent les folles prodigalités où Américains et Canadiens laissent sombrer leurs revenus. C'est que la France, tout en se disant démocratique à tous crins, a conservé maintes traditions aristocratiques. Ainsi, le paysan ne dort en paix que quand il a pu amasser une dot pour sa fille ; son ambition est de grossir cette dot le plus possible pour trouver à son enfant un mari au nom brillant, un rejeton obscur peut-être de quelque grand nom de jadis. Et voilà pourquoi, de père en fils, on pratique l'économie. Des rois ont prêché d'exemple. Tel Louis XII, qui aimait mieux "voir son peuple rire de son économie que pleurer de sa prodigalité."

Au cœur de la province de Québec, il y a nombre de culti-

vateurs qui, sur le chapitre de l'économie, pourraient donner des leçons aux Français eux-mêmes. Mais, toute autre est la situation dans les villes. Là, l'américanisme fait des conquêtes. La jeunesse se soucie fort peu du lendemain. On s'amuse. Plus tard, on ménagera. Ce plus tard n'arrive jamais. Une fois acclimaté à un régime de vie, l'homme s'y accroche coûte que coûte. S'il lui faut s'endetter, il s'endette, et tout est dit....

Réagir contre pareil état de choses, tel est le devoir du moment. A ce devoir doivent s'appliquer tous ceux qui, par leur position sociale ou politique, sont en mesure d'exercer une pression quelconque sur les mœurs de leurs concitoyens.

Depuis un siècle et demi, la race canadienne-française a prouvé que "bon sang ne pouvait mentir". Au lendemain de la cession, sa puissance économique était nulle. L'Anglais, avec ses capitaux venant de sa mère-patrie, espérait bien dominer. Son espérance, il ne la cachait pas. Son mépris non plus : "race de porteurs d'eau et de scieurs de bois", disait-il. Le Canadien-français n'avait que son courage. C'était peu et c'était beaucoup. Il s'est emparé du sol. L'homme a labouré ferme, tandis que la femme a déployé ses qualités d'ordre, d'économie, d'habile conduite de la maison. Puis, grâce au travail et à l'épargne des parents, le fils a pu faire ses études. Plus tard, il a été en mesure soit de revendiquer, dans l'arène parlementaire, les droits de sa race, soit d'acquérir une influence économique capable d'imposer le respect.

Il incombe à la génération actuelle de marcher sur les traces de ses ancêtres. Se laisser gagner par la contagieuse prodigalité moderne serait une trahison. Il faut savoir imiter les qualités et non les défauts de nos voisins. Les dépenses folles conduisent les individus à la pauvreté et les nations à la banqueroute. Par l'épargne, on s'empare des industries, du commerce, de la finance, du gouvernement. L'argent mène le monde. C'est triste, mais c'est cela. Si les Juifs cumulent des fonctions d'importance première, dans les divers pays, merci à une puissance financière qui les hisse à tous les sommets. L'argent ? Mais c'est le dieu moderne à qui l'on sacrifie santé, bonheur, parents, amis, conscience, principes, honneur. Dieu farouche, vorace, insatiable, il exige toujours davantage ; rien ne le satisfait. Quiconque a des écus dans sa poche peut se dispenser d'avoir du talent ou de l'esprit. Le nombre infini de sots l'admireront quand même. Seulement, si sa richesse croule, elle écrase en même temps son factice prestige.

Épargner dans l'unique but d'empiler de l'or et de l'argent, ce n'est pas ce que nous recommandons à nos compatriotes. Ce serait là la sordide avarice d'Harpagon. Mais épargner pour acquérir l'aisance, épargner surtout pour prêter main-forte à des institutions capables de faire servir le fruit de l'épargne à l'avancement de la cause nationale, c'est vertu.

CHARLES LECLERC.